

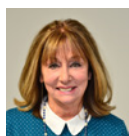


Pertuis

En Héritage

FÉVRIER 2021 N°22

L'ÉDITO



Michèle GAMET

Chargée de mission
tourisme

En cet hiver frustrant - nos libertés étant singulièrement limitées par les mesures sanitaires liées à la Covid - il nous est possible de nous évader un peu en lisant et en rêvant.

On se laisse à nouveau emporter par Angèle Manenti vers un retour mille cinq cents ans en arrière, dans cette villa pertuisienne sur le premier contrefort de la Durance, dont elle nous a déjà parlé. Mais qu'elle complète volontiers d'explications sur ses « thermes en miniature », qui proposaient un confort « Romain » à ses habitants.

La « pax romana », hélas, a disparu avec les invasions barbares, entraînant également la fin des « villae » et de l'habitat dispersé, devenus inadaptés. Les Pertuisiens se regroupent en un village désormais, par besoin de sécurité.

C'est vers le quinzième siècle que débute à nouveau une envie d'habitat campagnard. Les mas et bastides commençant leur apparition. J'ai choisi de vous parler du château de la Loubière, né en 1550 entre Pertuis et Mirabeau...

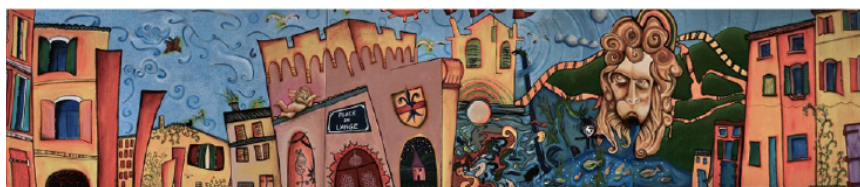
Si discret, mais si beau !

Quant à Jules Masson-Mourey, il nous entraîne sur la mer, près d'Hyères et de Porquerolles, sur une île peu connue, celle du grand Ribaud, inaccessible maintenant, peuplée un temps de kangourous, de méduses et de poissons venimeux dans des viviers creusés à leur intention...

Rêve ou cauchemar ?

Au choix de chacun...

Michèle GAMET



Fresque peinte par Lénia PLATEL et des petits pertuisiens

VOUS AVEZ DIT « VILLA » ? (N°2)

Rappel : en amont du démarrage d'un projet immobilier par le groupe Vinci et sur prescription de la Drac PACA, des fouilles préalables ont été effectuées sur un site rue Léon Arnoux. Elles ont permis de mettre au jour les vestiges d'un établissement rural datant de la fin de l'antiquité. L'analyse des fouilles faite par les archéologues, la mise en perspective de cet établissement rural avec le contexte politico-économique qu'a connu le Pagus Aquensis (pays d'Aix) à cette période ainsi que la disposition des bâtiments et leur organisation dans l'espace, laissent à penser qu'il pourrait s'agir d'une « Villa » gallo-romaine (voir la première partie dans le n° précédent de Pertuis en Héritage).

La découverte d'un « hypocauste » parmi les substructions de la partie résidentielle pourrait venir corroborer et renforcer l'hypothèse d'une villa Gallo-Romaine.

Le nom *hypocauste* provient du grec « *hypo* » qui signifie en dessous et de « *Kalo* » issu du verbe chauffer. Etymologiquement, *hypocauste* signifie donc chauffage par en dessous. Il désigne le système qui permet à l'air chaud de circuler dans le sol, dans les murs et sous un plancher. Dans les villes, ce système permettait aux romains de chauffer l'eau de leurs thermes. Le sol était posé sur les piles de briques d'environ 40 à 90 cm de hauteur. L'eau que l'on avait chauffée dans une four-

naise circulait entre les briques, la vapeur circulait dans les murs construits en briques creuses et réchauffait le sol suspendu (la *suspensura*) des pièces qui se trouvaient au-dessus. La *suspensura* était formée d'une épaisse couche de mortier de tuileau souvent doublée d'un lit de briques.

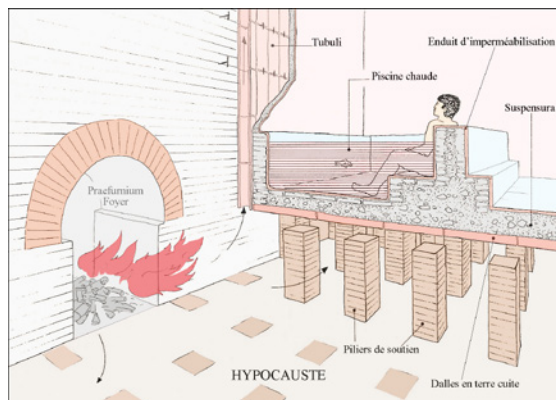


Schéma et fonctionnement d'un hypocauste

Dans les demeures des riches particuliers, les hypocaustes pouvaient chauffer certaines pièces ou tout simplement l'eau du bain. Bref, c'était pour les heureux propriétaires de ces « thermes en miniature » un équipement de luxe et de confort très apprécié, ainsi qu'un marqueur social et un signe de prestige. Toutes les habitations n'en étaient pas pourvu, loin s'en faut ! Ainsi, cela peut nous renseigner sur le statut du propriétaire et la qualité de la construction que nous avons du mal à apprécier, compte tenu de la pauvreté et de la rareté des vestiges.

La présence de l'*hypocauste*, considéré comme un luxe et comme un équipement rare, nous laisse à penser qu'il ne s'agit pas d'une simple ferme paysanne mais bien d'une « villa », et que le propriétaire, bien qu'habitant la campagne voulait « vivre à la romaine ». « *L'urbanitas* », indissociable de la fréquentation des thermes, accordait une place essentielle à l'hygiène et aux soins du corps. « Au corps rural tanné, ridé, mal odorant s'oppose le corps pâle, épilé, parfumé de l'homme urbain, stéréotype du citoyen Romain ». L'adhésion du propriétaire à la romanité est donc significative.

La présence de l'*hypocauste* est le seul indice de luxe et de confort, mais l'apparence modeste de la « villa » est peut être trompeuse car il est vrai que sur ce site bouleversé par des siècles de travaux agricoles et les décapages liés à l'érosion, les indices sont ténus. On peut regretter également que les archéologues aient dû renoncer à poursuivre plus avant leurs investigations. Dans la partie résidentielle on a retrouvé les fondations de murs, des reliquats de sols, des fragments d'enduits peints, de brique, de mortier, des fragments de tegulae, des restes de poterie sigillée et de nombreux tessons de céramique mais, aucune mosaïque, comme par exemple dans la belle villa de la Tuilière à Villelaure, ni belles poteries, ni beaux objets... aucune trace de péristyle, ni de portique autour de la cour centrale. Face à l'absence de ce type de vestige, il est difficile de savoir si la fonction résidentielle de l'établissement (*la pars urbana*) l'emportait sur la fonction agricole (*la pars rustica*) comme cela sera le cas plus tard, au XVIème et XVIIème siècle, pour les belles bastides que les riches parlementaires aixois feront construire.

Autres temps... autres moeurs.

La pérennité de cet établissement est, semble-t-il, remarquable. Sur le site, les archéologues ont découvert deux pôles funéraires. Le plus récent abrite des sépultures datées au radiocarbone de la fin du VIème siècle. Cette chronologie est corroborée par la découverte, dans l'une de ces tombes, d'une plaque boucle mérovingienne datable des VIème et VIIème siècles. Donc le site a bien été occupé jusqu'à cette période qui correspond au Haut Moyen-Age. Cependant, si l'analyse des vestiges révèle une extension très importante de ce domaine rural durant le Haut Empire où les constructions passent, entre le IIIème et le Vème siècle, de 600 à 1200m², elle montre aussi que, durant la dernière phase d'occupation (VIème siècle et début du VIIème siècle), l'emprise de l'habitat s'est réduite et que des bâtiments, sans doute devenus inutiles, ont été détruits puis abandonnés.

En effet, au VIème et VIIème siècle, la donne n'est plus la même. Le contexte économique, social et politique est devenu totalement différent suite aux troubles et aux bouleversements provoqués par l'incursion de nouveaux peuples, la disparition de l'empire romain et les luttes intestines pour la conquête du pouvoir, suivies par l'installation des royaumes « Barbares » (Ostrogoths, Wisigoths puis Francs). Exit la *Pax Romana*, le temps des troubles et de l'insécurité s'était installé. Fini l'habitat dispersé et isolé. Le temps des « *villae* » antiques, telles que nous les avons décrites, était révolu. Le site est abandonné car ce mode d'habitat et d'exploitation rurale était désormais inadapté, anachronique.

La découverte de cette villa et l'analyse de ses vestiges apportent la preuve de la romanisation et de la prospérité qui régnait sur le Pagus Aquensis à la fin de l'Antiquité. Elle témoigne de la présence d'un habitat dispersé, de qualité, sur les terrasses de la Durance, ainsi que de la spécialisation précoce de cette exploitation rurale qui se consacrait à la culture de l'argousier. La commercialisation de cette production prouve l'intégration de la région à l'économie de marché et aux flux commerciaux qui parcouraient le pays d'Aix. La proximité de la Durance mettait cet établissement en relation directe avec la voie Domitienne, axe fondamental des échanges, qui traversait d'est en ouest la province Romaine de la Narbonnaise, reliant ainsi l'Italie à l'Espagne.

Témoin de son temps, cette « villa » est l'incarnation d'un phénomène autant économique que culturel qui traduit non seulement une nouvelle manière de produire, mais aussi une nouvelle manière de vivre, durant précisément cette période de la civilisation Gallo-Romaine, dans le pays d'Aigues, dont l'origine du nom est à retrouver dans le fameux Pagus Aquensis (pays d'Aix) si souvent cité dans cet article.

Angèle MANENTI

LE CHÂTEAU DE LA LOUBIÈRE

Les bastides construites autour du village de Pertuis apparaissent à partir du XV^{ème} siècle. Il est intéressant de les répertorier. Certaines ont disparu ; d'autres ont été restaurées au cours du temps et perdurent encore. La plupart étaient situées sur les premiers contreforts de la Durance et plus rarement en bordure du fleuve, indomptable et dangereux. L'une des plus remarquables bastides et magnifiquement conservée est sans aucun doute la bastide de la Loubière, château provençal caractéristique du style de l'époque. C'est d'elle que je souhaite vous parler aujourd'hui.



Au XVI^{ème} siècle, le renouveau de Pertuis fut spectaculaire. Malgré les perturbations suite aux invasions en 1524 et 1536, la démographie, les défrichements et la construction s'accéléraient sans répit. Non seulement le village grandit - les faubourgs abritent une dizaine de tanneries alimentées par un important élevage local - mais de grosses bastides (on en dénombre 58, pour la plupart aujourd'hui détruites ou en ruines) sont construites sur les anciennes réserves seigneuriales (condamines) et jalonnent les secteurs forestiers ou marécageux, récemment conquis grâce au défrichement des terres du bord de la Durance.

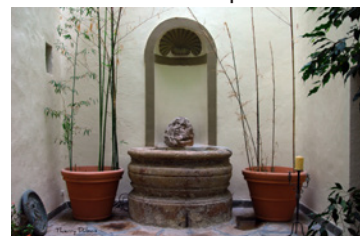
Les parlementaires Aixois appréciaient de passer leurs vacances ou leurs week-end à la campagne.

La bastide de la Loubière fut construite en 1555 par le maçon Honoré Isnard de Pertuis, pour Guillaume Aymar, conseiller au parlement de Provence, propriétaire d'une maison d'habitation au quartier Saint Pierre. Ce fut tout d'abord une maison modeste, à quelques kilomètres du village, comprenant un corps de logis pour le métayer et une étable, bâtie sur une terre immense de 400 ha au quartier de Tournemire. Cependant, elle doit son nom à un autre parlementaire Dominique de Bonaud, sieur de Lubièrre, qui en devint propriétaire dans la première moitié du XVII^{ème} siècle, et qui la transforma en bastide.

Le goût de la nature et du « retour à la terre » pour fuir l'insalubrité de la ville et les épidémies étaient à l'ordre du jour dans la noblesse. Rien de changé sous le soleil !

Au 18^{ème} siècle, vers 1730, la Loubière change de propriétaire et appartient désormais à un noble pertuisien, Joseph de Bonadona, mari de la fille de Jean Cornarel. Elle appartiendra par la suite à différents nobles pertuisiens: les Viany, les Morel...

Le nom de la route qui part de Pertuis en longeant la Durance vers Mirabeau n'a pas changé, et il est aisé de découvrir cette magnifique demeure à partir du chemin qui jouxte l'arrière de la maison. Il s'agit d'une bastide aristocratique remarquable, située au pied de la colline des 3 frères, proche du bord de la Durance.



Adossé à la colline, comprenant à l'ouest des bâtiments d'exploitation, l'édifice donne au sud sur une magnifique cour d'honneur, et un jardin, tandis que d'autres jardins en terrasses s'étendent à l'est. La cour d'honneur fermée à l'est et à l'ouest par un mur, est séparée du jardin du sud en contrebas par 3 bassins alignés, et traversés par un petit pont.

Aux angles de la cour et en ressaut dans le bassin central sont édifiés 2 pavillons ; le pavillon oriental conserve à l'étage un pigeonnier.

Le logis lui-même se compose de 2 parties distinctes séparées par un refend. La partie antérieure conserve l'intégralité de ses élévations originelles ; la partie postérieure est centrée sur une cour intérieure sur laquelle s'ouvre la cage d'escalier. Il s'agit d'un escalier tournant autour d'un mur noyau, contre le mur nord de la cour, puis dans une niche.

Inscrite en partie à l'inventaire des monuments historiques depuis le 16 novembre 1989 et restaurée en partie dans les années 1980 par la famille Ruspini, les nouveaux propriétaires ont continué la restauration.

C'est une demeure privée, comme la plupart de celles qui jalonnent notre territoire. On peut découvrir la maquette des lieux au Musée du château de la Tour d'Aigues.

Michèle GAMET

Source : inventaire du Pays d'Aigues

LES MYSTÈRES DE PROVENCE (N°2) HYÈRES : L'ÎLE DU DOCTEUR RICHEL

Son dos pelé et rocailleux, coiffé d'un phare blanc et d'une citadelle napoléonienne en ruines, émerge sur tribord depuis le pont de la navette qui raccorde la presqu'île de Giens à Porquerolles. Porquerolles la verdoyante, fille chérie - pétrifiée - du légendaire souverain Olbianus. Elle, plantée dans l'ombre du détroit, n'est « que » Grand Ribaud. Ou isolecta Rebaldina, comme on l'appelait au Moyen-âge. Ses fonds sont parsemés d'amphores jaillies de coques éventrées.

Sans doute était-elle un écueil redouté par les marins de l'Antiquité ; sorte de Charybde provençale, de Scylla varoise. Un flash des aventures de Tintin : « mon vieux Milou, voici l'île Noire ! ». Point de méchant docteur Müller mais à la fin du XIXème le nouveau maître des lieux est médecin également. Il se nomme Charles Richet.



Le docteur Richet
(dessin par Rose Maury)

En paraphant l'acte de vente, le brillant physiologiste au long visage flanqué d'une épaisse moustache a peut-être déjà en tête ce prix Nobel de 1913 auquel il se destine (récompensant ses travaux sur la réaction anaphylactique). Émile Jahandiez, auteur d'une remarquable monographie des Îles d'Or, brosse un portrait des plus romanesques : « L'éminent professeur est un de ces hommes heureusement doués, dont la vaste intelligence peut cultiver les sciences les plus diverses.

En dehors de la médecine, où il fait autorité, le Dr. Richet a exécuté de remarquables croisières océanographiques avec le prince de Monaco ; cherché la direction des ballons ; dirigé pendant dix ans la Revue Scientifique ; écrit des poésies, des drames, des romans et des fables sous son nom et sous le pseudonyme de Charles Epheyre. Vice-président de la Société française pour l'arbitrage entre nations, il a fait aussi, pendant la Grande Guerre, de nombreuses conférences de propagande dans les principales capitales de l'Europe ».

Décidément, ces îles aimantent les explorateurs et autres individus d'exception. Joseph Conrad, Saint-John Perse, Jules Supervielle, André Malraux et André Gide l'ont pareillement démontré. Quand notre homme traversait le bras de mer pour s'asseoir à la table de son homologue porquerollais, le génial François Joseph Fournier, contremaître sur les chantiers du Canadian Pacific Railway, du canal de Panama et chercheur d'or au Mexique, les conversations devaient valoir le détour. En 1945, deux petits enfants scelleront d'ailleurs l'union entre les familles.

Un temps, Grand Ribaud fut peuplée de kangourous d'Australie que l'excentrique savant tenta - sans réussite - d'acclimater à nos latitudes et au maquis. Point de Ranko non plus, donc, l'effrayant gorille dessiné par Hergé. Mais des créatures non moins étranges et exotiques. Des viviers sont creusés dans le sol afin d'accueillir des méduses et divers poissons venimeux utiles aux recherches du futur président de la société française d'eugénique. L'île Noire ? Bien plutôt l'île du docteur Moreau, en fait...

Au début du XXème siècle, tandis que paraît la traduction française du troublant roman de George Wells, Richet manifeste un vif intérêt pour les phénomènes dits « métapsychiques ». Dans la coquette villa de l'île, en compagnie notamment de la célèbre médium napolitaine Eusapia Palladino, il se livre à des séances de spiritisme, des exercices de somnambulisme et de production d'ectoplasmes...

Grand Ribaud appartient toujours aux descendants de Charles Richet. Plus personne n'y vit aujourd'hui, les kangourous sont morts, les viviers asséchés, l'embarcadère s'effrite, l'électricité a été coupée et les seize hectares déclarés inconstructibles. Mais lorsqu'on tourne la tête dans sa direction, après que la navette de Porquerolles a appareillé, les murmures de curieux fantômes de la Belle Époque paraissent se mêler au bruit du vent et de la mer.



Carte de l'île du Grand Ribaud
(état-major : 1820-1866)

Jules MASSON MOUREY